

AR VRO GLAS

Oui, c'est ça... C'est bien ça... Cette nuit, j'ai fait un horrible cauchemar. J'ai rêvé que j'étais ***, et qu'on venait m'arrêter. Dans la nuit, j'avais entendu des ronflements de moteur, mais je n'y avais pas prêté grande attention : ces messieurs gris de fer passent souvent, même tard dans la soirée, par la rue de Bellechasse, pour se rendre dans leurs différents repaires du 7^e arrondissement. Et je me suis peu à peu endormi.

Des coups de pied et de poing contre la porte d'entrée. Et des voix qui braillent... Je ne comprends pas ! Qu'est-ce qu'on me veut ? Et qui se permet à... - coup d'œil à la pendule - ... à... quoi ? quatre heures et quart !... qui se permet de venir faire un bordel comme ça à quatre heures du mat ? Je vais te les assaisonner, moi, ces fêtards !

Ils sont trois qui giclent dans l'entrée : deux civils et un policier. Ils se précipitent vers la cuisine et vers ma chambre..., et ils en reviennent, l'air dépité.

Un aboiement :

- « Et ta femme ? Où c'est qu'elle est ?

C'est un des civils, un gros baraqué qui paraît être le chef.

- Ma femme ? Mais... je ne suis pas marié !

- Mon œil ! Elle est planquée quelque part ! T'en fais pas ! On saura bien la trouver !

- Ça, ça m'étonnerait ! Vous ne vous seriez pas trompés d'étage, par hasard ?

Un éclair d'inquiétude zèbre son regard. Il consulte fébrilement la feuille froissée qu'il a extraite de sa poche.

- Pouleriguen, c'est bien ici ?

- Ah non ! C'est au-dessus ! Vous voyez : vous vous êtes gourés !

- Fais pas l'malin, ou j'vais t'en coller une sans tarder ! Dis-moi plutôt comment tu t'appelles !

- Le Digou. Konan Le Digou.

- Et avec un nom pareil, tu dis qu't'es pas une sale pute de rat ! Tu te fous de nous, hein !

Et le voilà qui me secoue en me prenant par le col de mon pyjama pour m'envoyer dinguer contre la porte d'entrée. Au passage, ses deux comparses me gratifient de coups de pied dans le bas-ventre. Je m'écroule. La douleur me perce de part en part. Ils sont tous les trois en cercle autour de moi. Le policier en uniforme me crache un "Cette merde !" qu'accompagne encore un coup, cette fois dans les côtes. Je suffoque. Le chef intervient :

- Eh, les gars ! Faut pas pousser ! Si on l'abîme trop, ces messieurs des droits de l'homme diront encore qu'on n'aime pas les rats !

Et tous les trois se mettent à hennir en se tapant sur les cuisses. J'en profite pour me relever péniblement, en m'adossant à la porte. Je veux être un homme debout, et non pas une chose aplatie devant ces trois brutes. Il faut que je leur parle, il faut que je m'explique ! Ce sont quand même des êtres humains !

- Écoutez, ça fait trois générations que nous sommes ici, à Paris. C'est mon arrière grand-père, Erwan Le Digou, qui est venu en...
- La ferme !

Le gros baraqué beugle, de la bave au coin des lèvres :

- La ferme, t'entends ! Ton grand-père, on n'en a rien à foutre ! Il aurait pu venir au temps de Charlemagne, ça serait du pareil au même ! Vous êtes tous des vampires qui sucent notre sang ! Vous nous prenez notre travail, vous nous prenez notre argent, tout juste si vous nous prenez pas nos femmes ! Mais là, pas de danger : elles vous méprisent trop, bandes de châtrés ! Heureusement qu'ça va changer ! On a des ordres, maintenant !
- Qu'est-ce que vous allez faire ?
- D'abord, on va se débarrasser de vous tous, bandes de rats ! On va vous renvoyer chez vous, dans vos champs de patates ! Et puis, là-bas, eh bien, vous verrez bien ce qu'ILS feront de vous !

Il a dit : "ILS" ! Brusquement, j'ai froid. La sueur dégouline le long de mes bras, le long de mes jambes. C'est donc ça ! Ces salauds-là vont nous livrer aux gris de fer !

- Mais vous n'avez pas le droit ! On est comme vous ! On est d'ici !
- Comme nous ? Non, mais ça va pas ! Ah, il est gonflé, celui-là ! Tiens, tu mériterais une bonne rouste, oui ! Et puis, assez de discutailles ! Va chercher des affaires, et fissa ! On a perdu assez de temps avec toi !

Il se détourne pour s'adresser à ses sbires. Pour lui, je n'existe plus, je suis une affaire classée.

- Bon, vous deux, montez au-dessus, chez les Pouleriguen. Ils sont deux, n'oubliez pas : Madeg et...Oh, nom di Diou ! quels noms de sauvages !... et Gwenn.

J'entasse dans mon sac quelques linges et des objets de toilette. Ça ne suffira certainement pas, mais je n'ai aucune illusion : les gris de fer, je les connais ! J'ai vu de quoi ils étaient capables quand ils nous ont envahis ! Un dernier regard sur ma bibliothèque et sur mon bureau où s'étaient en désordre les feuillets de l'article que je ne terminerai jamais : "*Les brittonismes au crible des concordances. Esquisse d'une approche matricielle.*", et déjà le dogue

aboie :

- Allez ! Suffit ! En route pour le pays des rêves ! »

L'escalier est encombré. Bousculées brutalement par des flics en tenue ou en civil, des familles entières défilent devant moi. Des hommes, des femmes, des vieux, des gosses, tous avec des valises, des sacs, certains avec des ballots plus ou moins bien ficelés. Ils me regardent furtivement en passant. J'en reconnais quelques uns : on se disait bonjour ou bonsoir, au rez-de-chaussée, en attendant l'ascenseur ; on parlait de la pluie ou du beau temps, de choses anodines, mais surtout pas de politique : la loge de la concierge n'était pas loin, et elle avait l'ouïe fine !

« Alors, on dort, mon grand ? Faut aller rejoindre tes petits copains ! »

Une bourrade dans le dos m'envoie dans le troupeau. Et, comme les autres, je descends les deux étages, les yeux baissés, la peur au ventre. Quelques cris d'enfants qu'on a tirés du sommeil, et le lourd piétinement des bêtes qu'on mène à l'abattoir. C'est tout...Heureusement, ce n'est qu'un rêve !

En bas, dans la cour de l'immeuble faiblement éclairée, on fait l'appel. La sortie est barrée par une masse de kékis. Les policiers en civil rôdent, comme des chiens de berger, autour de la foule apeurée. Une voix rauque crache des noms dans un mégaphone :

« Ferrec, Gweneg ! Le Bris, Jobig ! Couzic, Jakez ! »

Des ombres sortent du troupeau et s'évanouissent dans l'obscurité, bousculées par quelques sbires zélés en mal de distinction. Parfois, la litanie s'arrête : un vieux n'a pas entendu son nom, un enfant refuse de partir, une femme s'est évanouie. Alors la voix se fâche et éructe :

« Bordel ! Vous pouvez pas répondre, les rats ! Vous croyez que j'nai qu'ça à faire ? Vous allez répondre, nom de Dieu, quand on vous appelle ? »

Un soupir, un silence, et la voix reprend :

« Famille Hascoat : Yann, Ederm et Levenez ! Noz... Noza... Nozachmeur ! Tonnerre ! Qu'est-ce que c'est qu'ces noms ! C'est pas des noms chrétiens ça !... Alors, il répond le Noza... chmeur, Joseph-Marie ? »

Un murmure dans la foule :

« Il est mort. »

Alors, la voix s'étouffe de rire :

« Ça, on peut dire qu'il portait bien son nom ! Nozach... meurt ! »

Un braillement déferle sur les kékis : ils ont compris et apprécient l'humour du chef qui se rengorge comme un paon :

« Allez, ça suffit comme ça, les gars. On a encore un sacré boulot !... Pouleriguen, Loig ! Toulgoat, Gladez ! Le Digou, Konan !... »

C'est moi ! La suite, je ne la connaîtrai pas : c'est mon tour de m'extraire de la masse, de courir vers... vers quoi ? Je ne sais pas, mais j'y cours en essayant d'éviter les bourrades des flics qui s'excitent et se réchauffent en cognant sur ceux qui passent à leur portée.... Mon Dieu ! Faites que ce soit un rêve !

Maintenant, je piétine dans la rue, perdu dans cette cohue qui avance lentement entre la double rangée des pèlerines. Aucune pitié dans les regards. De l'indifférence souvent, l'indifférence du bon fonctionnaire qui fait son travail en pensant à autre chose. Mais, chez certains, il y a du mépris, et même de la haine. Oui, de la haine pour ces gosses qui pleurent ou qui marchent comme des somnambules, de la haine pour ces vieux hagards, pour ces femmes enceintes avec leur gros ventre et leurs yeux de biches affolées. Pour eux, pour ces hommes qu'on appelle (ô ironie !) des gardiens de la paix, il s'agit simplement d'un troupeau qu'il faut mener le plus rapidement possible à... non ! Ce n'est pas possible ! Je vais me réveiller ! Il faut que j'arrive à sortir de ce cauchemar...

Le long des trottoirs, des autobus patientent, le moteur au ralenti. Des vieux bus avec plate-forme et allée centrale, avec une première classe à banquettes de cuir, dans le fond. Des grosses machines peintes en blanc crème et en vert qui, avec leur deux phares ronds, leurs garde-boue en tôle, leurs rétroviseurs rectangulaires, ressemblent un peu à de bons gros chiens. Et c'est là-dedans que les flics nous entassent. Pas question de s'asseoir, on étoufferait. Même les vieux se hissent sur la pointe des pieds afin d'avaler une goulée d'air. Sur les banquettes, les enfants grimpent pour être à la hauteur des adultes. Et on empile, et on serre, et on tasse. Cinquante ? Cent ? Cent cinquante ? Je n'en sais rien, mais je vois, dans les autres bus, nos anges gardiens arc-boutés entraînent d'écraser les hordes apeurées.

Ça y est ! on part. A chaque tournant, le moteur grogne, s'emballe. Il n'est pas habitué à une telle surcharge, mais le bus avance. Sur son siège, le conducteur, avec de grands mouvements de bras, fait tourner le volant horizontal, démultiplié. Devant nous, le même tacot, avec sa cargaison de viande à livrer. On peut voir, sur la plate-forme arrière, les silhouettes sombres d'agents de police plantés parmi l'entassement des bagages entreposés là, selon la consigne.

Je jette un coup d'œil sur mes voisins ; ils sont tous, les vieillards comme les enfants, en train de regarder les rues qui défilent, les rues et les rares passants, étonnés devant ces bus surchargés, la plupart indifférents, accaparés par leurs tracasseries et peu disposés à se soucier du malheur des autres. Et moi ? Qu'est-ce que je fais là ? Je devrais être, à cette minute même, dans mon lit, à rêver...

Maintenant, c'est Charléty, le stade Charléty. J'y suis venu parfois assister à des compétitions sportives. On nous a fait sortir des bus à grands coups de bâton blanc et de hurlements. Je ne comprends toujours pas pourquoi nous devons courir comme si nous étions en retard – en retard pour quoi ? Je pense que ça doit faire partie du processus d'intimidation afin de briser toute velléité de résistance ; ou alors, ces brutes jouissent mieux de leur pouvoir en nous frappant ; et puis, ça réchauffe !

Maintenant donc, à Charléty, c'est le calme. Nous sommes des centaines,... non, des milliers entassés sur les gradins. La piste nous est interdite : ce sont ces messieurs les bleus noirs qui se le sont réservés, ils bâfrent des sandwiches, hurlent des chansons obscènes ou patriotiques, nous désignent du doigt en nous regardant comme si nous étions les pensionnaires d'un zoo ou d'un asile d'aliénés. Et leurs rires gras, vulgaires qui éclatent comme des fusées et qui retombent sur nous pour nous souiller. Il faut absolument que je me réveille, que je sorte de ce rêve affreux ! Mais comment faire ?

Les enfants, peu à peu, ont cessé de pleurer ; ils s'endorment sur les genoux de leurs mères qui les bercent en fredonnant des berceuses. Un gradin plus haut, une femme essaie de calmer un petit garçon (cinq ans ? six, peut-être ?) qui n'arrête pas de la questionner anxieusement :

« Pourquoi ils sont méchants, les flics ? Hein ? Pourquoi ils sont vilains ? »

La mère esquive :

« On ne dit pas flics. On dit agents de police. »

Mais le petit reprend :

« Où ils nous amènent, les agents de police ? Dis, où ? »

C'est alors que j'entends la réponse qui me fait sauter le cœur : « Ar vro glas. » Et la femme se met à lui parler dans une langue qui ne m'est pas inconnue, que j'ai jadis entendue, mais que je ne comprends plus. Il y a tant d'années ! Je revois les galets rouler dans les vagues, l'écume de la mer qui vole, les genêts flambant au soleil, et surtout le vent, le vent qui roule les nuages au-dessus de ma tête, alors que je m'étale sur le dos , dans la lande déserte.

La femme murmure ses litanies, les yeux rivés là-bas, loin, très loin , sur son pays du bout du monde. Et l'enfant s'endort. Et moi, je me souviens...

Quand elle s'arrête, le silence s'installe : je n'entends plus les braillements de nos gardiens, ni les cris des enfants qui rêvent qu'on les tire de leur lit pour les enfermer dans un stade. Je n'ose pas me retourner, et je chuchote, le dos tourné :

« Que lui avez-vous raconté ? »

Une pause, et sa voix s'étonne :

« Vous ne comprenez pas le *** ?

- Non, hélas !

- Mais alors que faites-vous ici si vous n'êtes pas *** ?

- Je suis descendant de ***. Mon arrière-grand-père est arrivé, dans la capitale il y a très longtemps, vers 1990, pour chercher du travail. Il en a trouvé et n'est plus revenu chez lui. C'est pourquoi, toute la famille est née ici, à Paris. Mais pour eux, (et je désigne du menton les gardes qui, sur la piste, jouent aux cartes ou boivent à la régale du gros rouge) c'est du pareil au même, du fait que j'ai un nom ***.

- Et personne ne vous a appris le *** ?

- Que voulez-vous, mes parents appartenaient aux générations à qui on avait formellement interdit de parler ***. Vous connaissez la pratique de *la vache* ?

- La vache ? ... Non.

- En ***, l'élève qui avait le malheur d'employer un mot *** était puni par le maître : il devait porter en pendentif autour du cou la vache

- Et qu'est-ce que c'était que cette vache ?

- N'importe quoi : un galet, ou un morceau de bois, ou un os, ou même un boulon. C'était un symbole, le symbole de la honte. Si vous l'aviez, non seulement vos petits camarades se moquaient de vous, mais à la maison, vos parents vous punissaient pour n'avoir pas su vous en débarrasser.

- Et comment s'en débarrassait-t-on ?

- Grâce à la délation, bien évidemment ! Il fallait, si vous ne vouliez pas revenir chez vous avec la vache, il fallait dénoncer un de vos chers condisciples qui avait laissé échapper ne serait-ce qu'un seul terme de la langue honnie. Alors, l'instituteur récompensait votre cafardage en accrochant la vache au cou de votre victime. Pierre Jakez Hélias a fort bien raconté ça, jadis, il y a très longtemps, dans un livre, *Le cheval d'orgueil*.

- C'est écœurant !

- Bien sûr. Mais c'est ainsi que la civilisation progresse !...

- Ouais ! Alors, personne ne parlait *** chez vous ?

- Si. Mes grands-parents, entre eux. Et quand ils étaient sûrs que leurs

enfants, ou leurs petits-enfants ne pouvaient pas les entendre. Mais revenons, si vous le voulez bien, à ma question : qu'avez-vous raconté à votre fils pour qu'il se soit endormi si paisiblement ?

- Oh ! Des histoires que j'invente tous les soirs, et que j'appelle : "Ar vro glas".
- Ce qui veut dire ?
- "Le pays bleu".
- Et l'histoire de ce soir ?
- C'était l'histoire de l'homme aux Doigts de Carottes.
- Original ! Et alors, comment est-il cet homme aux doigts de carottes ?
- Il est très grand, avec un large manteau noir et un chapeau qui lui cache la figure.
- Et que fait-il ? Est-il bon ? Est-il méchant ?
- Ça dépend. Je dirais qu'il est plutôt espiègle et qu'il adore jouer des mauvais tours aux gens.
- Par exemple ?
- Eh bien, par exemple, il peut vous pousser à l'eau d'un grand coup de pied dans l'arrière train. Ou alors il monte à côté d'un charretier qui se rend à la foire, et tout à coup, sans le moindre souffle de vent, la bâche de la charrette s'envole, et le pauvre charretier lui court après. Quand il revient, il ne trouve plus personne ; l'Homme aux Doigts de Carottes a disparu !
- Et pourquoi ce sobriquet ?
- Mais tout simplement parce qu'il a des doigts longs et effilés, comme les carottes blanches qu'on donne aux vaches, avec des poils roux en guise de radicelles.
- Vous en avez de l'imagination ! Mais vous ne croyez pas que vos contes sont un peu effrayants pour un petit garçon comme le vôtre ?
- Oh ! Vous savez, chez nous, en ***, les enfants aiment bien les histoires qui font peur. Ainsi, ils s'habituent à ce qui les attend dans la vie. »

Ce que je vois maintenant me fait mieux comprendre ce qu'elle veut dire. Sur les gradins, les gens s'installent du mieux qu'ils peuvent pour passer la nuit "à la belle étoile", comme on dit. Mais d'étoiles, on n'en voit pas : une pluie triste et obstinée commence à tomber. Et pourtant le

petit garçon dort calmement dans les bras de sa mère.

Et la mère me regarde, l'angoisse au fond des yeux.

- « Que vont-ils faire de nous ? Vous le savez ? Ils ont déjà interdit notre langue, nos coutumes, et notre religion ! Ils ont même supprimé notre nom, ils nous appellent les rats ! Ils vont quand même pas faire comme les... ? Ils ne vont quand même pas nous livrer à...aux gris de fer !
- Taisez-vous !
- Mais enfin...où veulent-ils nous amener ?

En baissant les yeux, je murmure :

- Ar vro glas. »

Elle me sourit tristement, et ses lèvres laissent échapper un ruisseau de paroles auxquelles je ne comprends rien :

- « Hon Tad, pehini zo enn env,
Hoc'h hano bezet santifiet ;
Roit d'eomp ho rouantelez ;
Ho polontez bezet gret
Var ann douar evel enn env ;
Roit d'eomp hirio hor bara pemdeziek ;
Ha pardounit d'eomp hon offensou,
Evel ma pardounomp d'ann nep en deus hon offanset ;
Ha n'hon abandounit ket d'nna dentation,
Mes hon dilivrit a zrouet.
Evelset beset gret »

Tout à coup, ma grand-mère est là, près de moi, traçant le signe de la croix sur mon front
« Enn hano ann Tad, ar Mab, hag ar Spered Sante, evelse bezet gret »

Alors, comme un enfant, je sombre. Je m'étends tant bien que mal, avec mon manteau pour couverture et mon sac comme oreiller. Je suis certain de ne pas rêver, puisque je suis déjà en plein cauchemar...

Des hurlements me réveillent. Les haut-parleurs beuglent des noms. La lumière

aveuglante des projecteurs montre une armée de fourmis qui s'agitent, qui s'affolent, qui courent en tous sens. Des enfants crient, des femmes pleurent. Et toujours les noms qui se déversent : « Hellégouarch... Cutellic...Le Bail... Rivoal... Le Lann... Palaric...Le Sayec... Ezvan... Le Dilavidy... Tanguy... » C'est la panique. Les flics s'en mêlent : à grands coups de triques sur la tête, dans le dos, sur les épaules, ils font avancer les bêtes vers la sortie du corral !

La femme se lève brusquement. Son enfant hurle. Elle se perd dans la foule qui s'écoule comme un torrent de lave. On me bouscule, on me pousse. Je suis obligé de me fondre dans la cohue devenue folle. Moi aussi, je crie. Moi aussi, je cours. Moi aussi, je reçois des coups, des coups, et encore des coups... Brusquement, je perds l'équilibre, je tombe, et on me piétine, et j'ai mal, oui, j'ai mal, et...

Mon Dieu, je veux me réveiller... Mon Dieu, je veux me réveiller... Mon Dieu, je veux me réveiller... Je veux me réveiller... Je veux me réveiller... Je veux me réveiller... Je vais me réveiller...Je vais me réveiller... Je veux me réveiller... Je vais me réveiller... Je veux me réveiller... Je